

# Les suicidés de Mitterrand

**Ne faisons pas encore un déballage, mais rappelons en passant que Mitterrand est responsable d'au moins trois suicides, ce qui fait beaucoup et lui vaudra de laisser son nom dans l'Histoire.**

**Le premier suicide** est celui de **Pierre Bérégovoy**. Ancien ouvrier et syndicaliste, il s'était élevé dans l'échelle politique, et avait fini par être Premier ministre. Mais enfin, jamais Mitterrand ne le traita vraiment en ami, et Bérégovoy ne fut à aucun moment invité dans sa maison de campagne, dans les Landes. Où pourtant Mitterrand avait reçu René Bousquet, ancien chef de la police de Vichy, celui dont il avait dit qu'il « avait rendu des services ». À qui ? Aux nazis ? C'est en effet Bousquet qui, à l'occasion de la Rafle du Vel' d'Hiv en juillet 1942, livra aux Allemands plus de quatre mille enfants juifs que les nazis ne réclamaient même pas. Tous gazés à Auschwitz, pas un seul n'est revenu, voilà le genre de « service » que rendait Bousquet. Bérégovoy, lui, après avoir été remplacé à son poste de Premier ministre, se suicida d'un coup de pistolet, près d'un canal, à Nevers. Mitterrand se contenta d'insulter les journalistes, qu'il traita de « chiens ».

**Le deuxième suicide** fut celui de **François de Grossouvre**. Cet homme était un ami de Mitterrand, et fut particulièrement bien traité, au début. En effet, il lui a servi de prête-nom, et il fut le très théorique locataire de l'appartement du Quai Branly, d'ailleurs propriété de l'État, où le président logeait sa maîtresse Anne Pingeot et leur fille adultérine Mazarine. Ce service très privé valait bien que Grossouvre eût un bureau à l'Élysée, une sinécure (responsable des chasses présidentielles), et un salaire, évidemment. Puis, pour une raison qu'on n'a jamais connue, Mitterrand se mit à lui battre froid, ne le reçut plus, cessa de lui parler, et Grossouvre, qui en était amoureux comme un collégien (un collégien à l'ancienne), se suicida de désespoir. Dans l'Histoire de la République, ce fut le seul suicide commis dans le palais présidentiel. Mitterrand n'eut pas un mot de regret.

**Le troisième suicide** fut celui d'un capitaine de gendarmerie, **Pierre-Yves Guézou**, un lampiste de l'affaire des écoutes téléphoniques de l'Élysée, responsable de rien et qui paya pour les autres. Mitterrand n'eut pas un mot de regret.